

En 1809, un jeune lauréat du Conservatoire de Paris, se rendant Italie, se détourna de sa route pour aller visiter les ruines de l'ancienne abbaye de \*\*\*. Mais ce motif n'était pas le plus puissant de ceux qui engageaient le jeune artiste à faire cette excursion; il savait que ces débris de l'antique monastère de Bénédictins renfermaient un autre débris plus vénérable encore. Un pauvre moine qui, après avoir été pendant vingt ans, l'organiste de son couvent, aussi habile à manier l'instrument que versé dans la connaissance de la musique catholique, n'avait pas voulu se séparer de son orgue, sur lequel, chaque jour, il faisait entendre les chants sacrés, les cantiques et les hymnes du rituel à l'usage de sa communauté; de sorte que, à ouïr dans le lointain les harmonies qui, le soir ou le matin, avant l'aurore, et quelquefois pendant la nuit, s'élevaient du milieu de ces murs sombres et abandonnés, le voyageur pouvait se figurer que les âmes des pieux habitans de ce lieu ne l'avaient pas tout-à-fait déserté, et qu'aux heures de la prière, elles venaient y exhaler leurs saints concerts.

Des restes de son couvent, le religieux avait fait son ermitage. Lorsque le jeune lauréat lui eut fait connaître son nom et l'objet de sa visite, le père Bourdon, ainsi s'appelait le vieux Bénédictin, conduisit son hôte dans une petite pièce assez obscure, attenante à l'orgue, et qui avait probablement servi de cellule au frère sonneur; c'était là maintenant sa chambre, son cabinet, sa cuisine, tout à la fois. Son ameublement se composait d'une armoire délabrée, d'une table antique et d'un lourd fauteuil de chêne noir, d'une modeste couchette mal assurée sur ses ais, et de quelques rayons, où, parmi quelques manuscrits, quelques *in-folios*, resté de la bibliothèque du couvent, apparaissaient plusieurs volumes d'une reliure moderne. Ce respectable manoir recevait du jour d'une petite fenêtre qui donnait sur la galerie extérieure de la façade de l'église, au-dessus de la rosace; mais grâce aux dévastations dont l'église avait souffert, on ne pouvait pénétrer dans la galerie qu'en enjambant la fenêtre. Un escalier tournant, pratiqué dans une encoignure de plain-pied destinée aux soufflets de l'orgue, conduisait au clocher. En sorte que cette pauvre cellule était devenue le centre de cette abbaye, jadis si magnifique, et tout ce qui en restait se trouvait sous la main du vieux Bénédictin.

Il fit asseoir l'étranger sur son fauteuil, s'assit lui-même sur son lit, et après avoir feuilleté et examiné ensemble quelques manuscrits de musique ancienne, dont la notation gothique était une énigme pour l'artiste, le vieux solitaire prit la parole en ces termes:

- Vous aimez la musique et les arts, Monsieur, et vous n'êtes pas du nombre de ceux qui en font un objet d'industrie, puisque vous n'avez pas craint de faire plusieurs lieues à pied pour venir visiter un vieux organiste, son orgue, son église et ses ruines. Moi, j'ai cultivé toute ma vie la musique avec passion. Mon goût pour cet art m'a consolé, autant que cela était possible, de l'anéantissement de notre ordre, et m'a retenu dans ce lieu isolé où je ne suis pas aussi seul que vous pourriez le croire, car mon église, mon orgue, mon clocher, sont des êtres vivans pour moi, et qui me tiennent lieu de famille. Et puis celui qui veille auprès d'un tombeau est-il jamais seul, et des souvenirs tels que ceux qui m'entourent ne valent-ils pas la présence des hommes? Je ne vois guère ici que de petits paysans intelligens et dociles, à qui j'apprends à chanter les louanges du Seigneur, à qui j'enseigne la lecture, l'écriture, les principes du plain-chant et de la musique. Parfois, un prêtre voyageur, curieux comme vous de voir les restes de ce monastère, s'arrête ici; et tandis qu'il célèbre la messe, je touche l'orgue pour accompagner l'office divin. J'assemble tous mes petits enfans qui viennent chanter en chœur, alternativement avec l'orgue, des faux bourdons, des hymnes, d'anciens cantiques ou bien des Noël's, si nous sommes aux fêtes de la Nativité. Alors l'harmonie de ces voix, le chant du prêtre, les accens que je tire de l'instrument, me rappellent nos anciennes solennités. Je me transporte au

temps de la splendeur de notre ordre; je me représente nos pompeuses cérémonies, notre sanctuaire illuminé de mille feux qui brillent au milieu des vapeurs de l'encens; comme à travers un voile mystique, de nombreux officians revêtus d'étoles splendides, rangés en ordre sur les marches du maître-autel, nos chants larges et graves, une foule de lévites et de frères agenouillés immobiles, sur les dalles de notre nef. Et puis, quand la messe est terminée, quand les derniers, accords ont expiré sous la voûte, je me souviens qu'il y a quarante ans une révolution passa par là, et je m'aperçois qu'il ne reste de toute cette gloire que ces murs qui s'écroulent, cet orgue que le temps dévore lentement, ces cloches et moi, moi, faible pensée de ces deux puissans organes et qui doit cesser bientôt de les animer.

D'autres fois, c'est un artiste, un amateur de musique, un organiste qui passe par ce lieu. C'est alors lui qui veut bien toucher l'orgue, tandis que je célèbre le saint-sacrifice. Quand c'est un homme habile, un savant harmoniste et surtout un homme qui comprend la majesté de l'art et la gravité du style religieux, oh! alors, mon ravissement est au-dessus de toute expression humaine. Je ne sais, monsieur, si vous connaissez la belle tradition orientale, touchant l'origine de l'orgue., suivant laquelle l'invention de cet instrument est attribuée au Persan Giaffar. Permettez-moi de vous raconter cette tradition, pour vous faire sentir ce que j'éprouve dans les circonstances dont je viens de vous parler.

Le Persan Giaffar, de la race des Barmécides, si célèbre dans toute l'Asie, n'était pas encore parvenu à sa vingtième année lorsqu'il perdit son père, homme d'un grand savoir et d'une haute sagesse. Giaffar se réunit à ses trois frères plus jeunes que lui, et ayant entendu parler avec étonnement et admiration de l'extrême magnificence de la cour du calife Haroun-al-Raschid, à Bagdad, ils partirent pour cette grande ville dans le but de s'instruire et de voir tout ce qu'elle offrait de curieux et de remarquable. Les quatre frères y rencontrèrent plusieurs Européens avec lesquels, par suite d'une conformité d'âge, de religion et de sentiment, ils continuèrent bientôt une liaison étroite qui les décida à se réunir dans la même maison.

Un goût passionné pour la musique, que tous ces jeune gens partageaient au même point, était un lien de plus pour resserrer leur amitié. Plusieurs d'entr'eux, mais surtout l'aîné, Giaffar, possédait des connaissances toutes particulières en cet art, et une grande habileté en ce qui concernait la manière de se servir des instrumens de ce temps. Tous dévoués intérieurement au christianisme, ils avaient chez eux des réunions fréquentes, en ayant soin de ne se livrer à leurs exercices de piété qu'avec une extrême réserve et dans le plus grand secret. Pendant que quelques-uns d'entr'eux entonnaient *les psaumes* et les hymnes du rit chrétien, deux autres accompagnaient tour à tour les chants avec les instrumens qui existaient alors. Le mystère de ces réunions ne pouvait pas demeurer long-temps caché. Les fenêtres de la salle de prières donnant sur la rue, les passans furent attirés par des sons inaccoutumés, et le peuple se rassembla avec curiosité pour écouter ce nouveau chant. Bientôt ce bruit en parvint jusqu'au trône du calife, dont il réveilla l'intolérance religieuse dans toute sa force. Aussitôt Haroun-al-Raschid fit intimer à tous les chrétiens la défense la plus sévère de tenir des réunions et de chanter des cantiques. Toutefois il leur laissa la liberté de se livrer chez eux en particulier, et isolément, à leurs exercices de dévotion.

Dès ce moment, Giaffar conçut l'idée hardie d'éluder la défense qui venait de lui être faite ainsi qu'à ses compagnons, et d'obtenir // 2 // pour eux et pour lui la liberté de leur culte. Il se mit donc dans l'idée de fabriquer un nouvel instrument qui surpassât tous les autres en force et en beauté, et qui, en outre, offrirait à l'exécutant

la possibilité d'imiter la voix humaine jusqu'à s'y méprendre. Dès-lors il ne connut plus, de repos; il se mit à l'œuvre avec enthousiasme, et au bout de six mois, il acheva un instrument d'une dimension énorme auquel il donna le nom d'*orgue*.

Ravi de joie, le Barmécide se hâta de faire résonner son instrument. Matin et soir, il s'en servit pour accompagner ses prières et ses hymnes; et, suivant l'expression du poète anglais, « les vents comprimés célébraient leur liberté par des accords harmonieux. » L'orgue, placé à dessein près de la fenêtre, attira sur-le-champ l'attention du peuple oisif, et l'auteur de cette merveilleuse découverte fut une seconde fois dénoncé auprès du calife, comme ayant enfreint la loi, et comme accusé d'avoir continué à avoir chez lui des réunions où se faisaient entendre un grand nombre de voix d'hommes. Haroun-al-Raschid fut transporté de fureur on écoutant ce rapport; il ordonna de surprendre les chrétiens dans leur salle de prières et de les amener garottés devant lui.

Le lendemain, à l'heure de la prière de Giaffar, sa maison fut assaillie par la foule, et les portes enfoncées. Le chanteur ferma avec calme les portes de son orgue. Sur la sommation du commandant de la troupe, de faire connaître ses complices, le Barmécide répondit avec tranquillité qu'il n'en avait pas. Les hommes d'armes ne pouvant le croire se précipitèrent dans toutes les dépendances de l'appartement, passant toujours sans s'y arrêter devant l'orgue, qu'ils prenaient pour une armoire. Après des recherches longues et infructueuses, les soldats s'emparèrent de l'accusé et le traînèrent devant le redoutable siège du calife.

Celui-ci, ayant considéré longtemps le Barmécide d'un air tour-à-tour étonné et menaçant, lui dit: « Jeune insensé! quelle est la raison qui te fait si peu estimer la vie, que tu oses contrevenir à mes ordres? – Seigneur, répondit avec franchise le noble Barmécide, l'aspect du juge sévère rassure l'innocence méconnue. – Mais, reprit le calife, moi-même j'ai entendu chez toi le son de plusieurs voix humaines et de plusieurs instrumens; car, moi aussi, je me suis rendu sous tes fenêtres, et cependant on n'a trouvé ni tes frères, ni tes autres compagnons dans la foi chrétienne. Parle; où sont-ils? »

Sur la réponse réitérée de l'accusé qu'il n'avait pas tenu d'assemblée, et qu'il s'était réellement trouvé seul au moment où l'on s'était emparé de lui, Haroun-al-Raschid répliqua avec douceur et bonté: « Jeune homme, tu parais avoir reçu une éducation soignée, ton air me plaît; ta jeunesse excite ma pitié; je suis enclin à te pardonner, mais sois sincère, et dénonce les complices de ton délit. – Sans doute, répondit Giaffar, tu ne voudrais pas faire grâce au misérable qui trahirait ses amis et ceux auxquels il tient par les liens du sang. - Eh bien! s'écria d'une voix tonnante le puissant calife, rendu à toute sa colère: que, dès aujourd'hui, tous les chrétiens soient jetés dans les fers! - Cela pourrait bien ne durer que quelques heures, reprot Giaffar avec la même tranquillité, car la vérité bien évidente de ma déclaration les délivrerait bientôt. Je veux, ô seigneur! Que tu puisses te convaincre toi-même. Ordonne qu'on apporte ici l'armoire fermée qui est dans ma demeure; je l'ouvrirai en ta présence, et je te rendrai ainsi la lumière de tes yeux, car tu verras sortir de cette armoire mon innocence dans tout son éclat. »

Muet, interdit, le calife envoya chercher l'armoire mystérieuse. Lorsque le précieux instrument fut arrivé, Giaffar, après avoir remis en ordre quelques pièces du mécanisme qui s'étaient dérangées dans le trajet, demanda d'un ton respectueux à Haroun la permission de s'asseoir sur le siège adapté au buffet; cette faveur fut accordée au Barmécide, et aussitôt il se mit à jouer. Transporté d'admiration à la vue de ce phénomène inattendu, Haroun-al-Raschid quitta son siège avec les

démonstrations de l'enthousiasme le plus vif, et comme s'il eut craint de perdre un seul des sons surnaturels qui lui causaient ce ravissement, il s'approcha doucement et à petits pas de Giaffar.

L'effet admirable de ce mécanisme invisible agit sur son âme avec une telle puissance, qu'il interrompit presque le Barmécide par ses transports, et lui adressa cent questions sur une invention aussi merveilleuse: examinant la structure de l'orgue jusque dans ses détails les plus minutieux: « Et cette œuvre colossale, dit-il à Giaffar, c'est toi-même qui l'as créée? c'est toi-même qui l'as achevée sans le secours de personne? » Animé d'une noble fierté par la conscience de son droit, Giaffar répondit: « Oui, seigneur voulais adoucir pour moi la rigueur de tes ordres. »

Le calife voulut récompenser en roi le jeune étranger; il l'établit dans son palais, et assigna à l'orgue, comme au plus rare et au plus précieux des objets qu'il possédait, une place d'honneur dans la plus splendide de ses salles. Quant aux frères et aux compagnons de Barmécide, il leur accorda le libre exercice de leur culte.

Lorsque les ambassadeurs de Charlemagne arrivèrent à la cour d'Haroun, celui-ci les chargea, à leur départ, d'emporter l'orgue comme un brillant cadeau qu'il offrait à leur maître avec la conviction que dans son empire seul, on avait pu s'élever à ce degré de culture intellectuelle, et parvenir à produire un semblable chef-d'œuvre. »... (1)

- Vous devez comprendre maintenant, Monsieur, la joie pure qui dilate mon âme et fait battre mon cœur, lorsque, célébrant les saints mystères dans mon église presque déserte, les sons de l'orgue se mêlent tout à coup à mes accens avec des accords et des harmonies dignes de servir d'écho aux paroles inspirées que l'église met dans un instrument, c'est plus que mille instrumens, qu'un orchestre; c'est un concert de voix d'hommes, de femmes, d'enfans; c'est un chœur d'anges. Comme le Barmécide, je ne suis plus seul à chanter la gloire du Seigneur; il me semble aussi que je ne suis plus séparé de mes frères par la proscription, le temps et la mort; il me semble qu'une nombreuse assemblée de fidèles fait retentir la coôte de ses chants et que c'est le peuple chrétien qui chante avec moi. L'orgue, c'est l'instrument du peuple, et, même dans nos cités, c'est d'un orgue véritable, construit dans de petites dimensions, que le peuple reçoit ses mélodies et ses cantilènes. Ainsi que le peuple, l'orgue est un être collectif; dans l'église, il prend *le ton du lutrin*, et lui obéit, de même que la foule s'incline devant le Pontife qui occupe le premier rang. Oui, Monsieur, j'éprouve un bonheur qui inonde tout mon être à entendre l'orgue accompagner l'office divin. Loin d'être distraite par ces accords sublimes, ma pensée s'associe et s'identifie à la pensée du musicien dans une communion admirable, et, sans perdre aucun détail de la scène trois fois sainte qui se passe sur l'autel, comme l'encens du sacrifice qui s'échappe incessamment du foyer sacré, elle s'exhale purifiée par la grâce du mystère, et monte au ciel sur les ailes de l'amour de l'harmonie.

Mais, il faut bien vous l'avouer, Monsieur, ces purs enchantemens me sont rarement réservés. Le plus souvent cet orgue, accoutumé aux chants graves, simples et calmes, a été profané par des artistes qui lui ont prêté des accens sans noblesse, efféminés, puérils. Des airs de théâtre et de danse, une phraséologie niaise, prétentieuse et fade, voilà ce que j'ai plusieurs fois été forcé d'entendre, moi organiste, moi prêtre, à l'autel. Oh! alors, j'éprouve une souffrance dont je vais

---

(1) Cette histoire est en partie tirée d'une nouvelle fort intéressante oubliée il y a quelques années dans la *Gazette musicale*.

tâcher de vous donner la raison. // 3 //

D'un côté, il m'est impossible d'allier dans mon esprit l'expression d'une pareille musique avec la sainteté de la cérémonie. Je fais par conséquent et dois faire tous mes efforts pour concentrer mon attention sur l'autel, et pour rompre la communication qui s'établit entre les sons de l'instrument et mon sens musical. Mais, d'un autre côté, mon organisation est telle, qu'elle ne me permet pas de me soustraire à l'empire des sons, et qu'il m'est absolument impossible de suspendre en moi l'exercice de cette faculté qui perçoit les accords et les modulations. Mon organisation, c'est un instrument intérieur et mystérieux qui résonne en moi alors qu'il est mis en mouvement par un instrument réel, extérieur. Esclave à l'égard de celui-ci, elle me rend esclave d'elle à son tour. Souvent aussi, elle semble comme d'elle-même se mettre en jeu, m'importunant d'un air banal dont je suis forcé de subir l'éternelle répétition, sans que je puisse comprendre quelle est cette puissance invisible qui a le secret de la faire mouvoir et de suspendre son action. Vous devez concevoir à présent mon tourment et mon angoisse lorsque, dans l'instant le plus solennel de mon ministère, les cieux s'entr'ouvrant à ma voix, les anges descendent en chœur en chantant *hosanna* avec moi, une harmonie dissolue cherche à m'entraîner vers un monde terrestre et sensuel, et combien douloureuse est cette lutte qui s'élève entre cette fatale organisation et ma volonté.

Je le vois bien: l'orgue se perd; c'est le plus grand, le plus vaste des instrumens. Il lui faut un temple pour demeure; il fait même partie de l'architecture de la basilique, et il y est inaperçu. Il y est inaperçu comme les plus beaux monuments du moyen âge étaient ignorés il y a quelques années, bien qu'ils dominent au haut des collines, qu'ils s'élèvent sur le bord des fleuves ou dans le sein des cités populeuses. Et lorsqu'un poète, dans un livre de pure imagination, se prit à décrire cette magnifique basilique de Notre-Dame de Paris, depuis les marches du grand portail jusqu'aux auvents de ses colossales tours jumelles, depuis les piliers jusqu'aux vitraux, vous savez que cela fit presque l'effet d'une résurrection, d'une reconstruction soudaine et magique, et la foule, en passant par là, commença à s'apercevoir qu'il y avait sous ses yeux une œuvre gigantesque, œuvre de plusieurs siècles, que le siècle actuel avait cessé de distinguer, tant sa vue était devenue impuissante à contempler les grandes choses!

Aujourd'hui encore, la plupart des édifices d'architecture dite gothique sont si écrasés, si resserrés sous d'informes maisons, ou tellement ensevelis sous d'ignobles échoppes qui les recouvrent comme une lèpre, que l'œil indifférent les confond avec les habitations les plus vulgaires.

Mais, pour les monumens nouveaux d'architecture dégénérée ou hybride, auxquels on peut donner toute espèce de destination, excepté celle de la chose à laquelle on les a destinés, ou dont on ignore la destination long-temps après leur achèvement; pour ceux-là, nos architectes font de larges places, abattent des quartiers, percent des avenues, afin d'étaler et de mettre en relief les lourds témoignages de leur impuissance. Les temples du moyen-âge, ils n'en prennent nul souci: ils ne les ont pas construits, eux. On peut bien les démolir, les dégrader, les laisser dévorer par le temps ou mutiler par les hommes; que leur importe? Aussi, si l'architecture gothique a une restauration, elle se fera en dépit des architectes. Il en est ainsi de l'orgue: nul ne s'en occupe, les musiciens moins que personne, et l'on peut dire également que s'il doit y avoir une renaissance pour l'orgue, elle aura lieu en dépit des musiciens.

Je vous le dis en vérité, l'art de l'organiste s'éteint: La fonction d'organiste

n'existe plus. Tandis qu'on invente chaque jour de nouveaux instrumens, que les virtuoses de tous genres se multiplient, que le piano compte à lui seul plus d'exécutans que tous les autres instrumens ensemble, et que l'on rencontre des *prodiges* même parmi les enfans, l'orgue, le créateur, le père du piano, dans l'ordre de succession et de génération, Bien que le piano ne soit que son produit bâtard, l'orgue s'en va, et, comme un vieillard inutile, qui balbutie les choses de l'enfance, on lui fait redire les stupides fioritures des théâtres. Mais si l'orgue meurt dans les temples, en revanche il apparaît dans ces bazars où l'on prétend faire l'éducation musicale de la nation française, en lui traduisant des opéras en contredanse, et des symphonies en galops. L'orgue est là, dominant un orchestre insensé, comme un prêtre apostat qui se mêlerait à une saturnale. J'ai même ouï-dire que certains organistes habituels de ces concerts, étaient organistes en titre dans les paroisses de Paris, en même temps qu'ils étaient accompagnateurs dans nos soirées fashionables; de même que les chantres de églises étaient en même temps choristes des théâtres. Cela m'a rappelé les deux vers de M. de Voltaire sur l'abbé Pellegrin:

Le matin catholique et le soir idolâtre,  
Déjeunant de l'autel et dînant du théâtre.

Admirez donc ces artistes, qui cumulent à la fois l'église, le salon, le concert; qui exploitent chaque jour la musique sacrée, la musique profane, la musique instrumentale, et jugez de ce que peuvent devenir les diverses parties de l'art et l'art tout entier, lorsqu'il est livré à des talens aussi universels, à d'aussi vastes capacités!

Un de nos poètes l'a bien dit:

L'orgue impie a chassé l'air divin qui l'inspire.

Cette citation vous étonne, Monsieur, dans la bouche d'un pauvre vieux Bénédictin ignoré et solitaire; vous n'êtes pas moins surpris de me trouver si instruit de ce qui se passe dans le monde musical, au sein de cette capitale que je n'ai vue qu'une fois en ma vie. Regardez ma bibliothèque: elle ne se compose pas seulement de vieux livres, de ces véritables bouquins sauvés de la dévastation de notre couvent. Vous voyez aussi des livres modernes, des écrits périodiques, des journaux d'art que l'on me fait passer, et que je lis avec attention, car le temps ne me manque pas.

Quoique je ne puisse pas me séparer des objets qui m'entourent, plus que vous ne croyez je vis par la pensée dans ce monde au milieu duquel vous vivez en réalité. Peut-être même qu'une foule de choses qui sont perdues et passent inaperçue pour vous dans le tourbillon qui vous entraîne, sont recueillies et méditées par moi avec plus de soin dans ma solitude: simples accidens pour vous parmi des milliers d'accidens qui se succèdent sans cesse, ce sont pour moi des faits importants que je pèse, que j'examine, que j'enchaîne les uns aux autres, et dans l'ensemble desquels j'étudie l'esprit de l'époque. Or, voulez-vous que je vous apprenne quelle a été, et depuis quelque temps surtout, une des plus grandes préoccupations de ma vie? C'est de savoir quelles seront les destinées de la mimique dans l'organisation sociale qu'on nous annonce connue devant succéder à nos agitations présentes. Les esprits étant divisés aujourd'hui sur la nature et les bases de cette organisation, il est difficile, il est vrai, de se faire une idée distincte de l'accessoire tandis que le fond est encore obscur à nos yeux. Cependant, c'est là une question qui me subjugue malgré moi, et que chacun peut envisager suivant l'opinion qu'il se forme des élémens qui entreront dans cette génération si souvent prédite, si prochaine, dit-on, et qui tarde néanmoins un peu à s'accomplir.

**JOURNAL DE PARIS, 16 juillet 1837, pp.1-3.**

Pensez-vous que ce sujet soit assez intéressant pour que nous lui consacrons un entretien?

**JOURNAL DE PARIS, 16 juillet 1837, pp.1-3.**

Journal Title:	JOURNAL DE PARIS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	16 July 1837
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	157
Year:	
Series:	
Issue:	Dimanche 16 Juillet 1837
Livraison:	None
Pagination:	1-3.
Title of Article:	VARIÉTÉS MUSICALES.
Subtitle of Article:	L'ORGUE DU PÈRE BOURDON.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue.
Layout:	Front Page and Internal Text
Cross-reference:	22 juillet 1837.